

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Band:** 78 (1933)  
**Heft:** 5

**Artikel:** La psychologie du "Poilu"  
**Autor:** Mayer, E.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-348293>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

---

<b>Pour la Suisse :</b>	<b>ABONNEMENT</b>	<b>Pour l'Etranger :</b>
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—	Prix du N <sup>o</sup> fr. 1.50	1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—

**DIRECTION ET RÉDACTION :**

Major R. MASSON, La Florelle, Chemin du Grey, Lausanne. Tél. 32.217.

**ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :**

Avenue de la Gare 23, Lausanne. Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité Gust. Amacker, Palud 3, Lausanne.

---

## La psychologie du « Poilu ».

---

Comment le soldat français a-t-il réagi, pendant la dernière guerre, aux émotions du champ de bataille, et comment a-t-il pu, n'y étant nullement préparé, supporter l'épreuve pénible de la vie dans la tranchée ? Quels mobiles ont fait taire en lui l'instinct de la conservation ?

La réponse à ces questions intéresse les chefs et les psychologues, ceux-ci à la vérité moins que ceux-là, attendu que le combat n'a pas la vertu, qu'on lui attribue, de mettre à nu l'âme de ceux qui y prennent part. On s'imagine volontiers que, dans les grandes crises, devant les périls imminents, tout le vernis et l'artificiel qui recouvrent l'être intime se volatilisent en quelque sorte, et que, à ce moment-là,

Le masque tombe, l'homme reste,  
Et le héros s'évanouit.

Il en est souvent ainsi, certes ; mais pas toujours. Si la peur dépouille certains hommes des apparences derrière lesquelles se dissimule leur pauvre nature, il en est d'autres, d'un métal meilleur, et mieux trempées, que la gravité des événements élève au-dessus d'eux-mêmes. Tel, Ney, de

qui Napoléon a dit qu'il était un de ces « bougres » qui ne voient jamais aussi clair et n'entendent jamais aussi bien que dans la fumée et le fracas de la canonnade. Si, en face de situations terrifiantes, les lâches perdent la tête, d'autres se ressaisissent qui, rassemblant toute la force de leur caractère, ou emportés par ce beau désespoir dont parle le vieil Horace, recourent à toutes les ressources de leur intelligence pour faire front résolument au danger.

Aussi ne peut-on dire que, d'une façon générale, il y ait un type de combattant : chacun se comporte au feu conformément à sa mentalité propre, plus ou moins déformée par les circonstances.

Dans un récent ouvrage (*La Psychologie du combat*, Berger-Levrault, 1931), ouvrage qui n'est assurément pas sans valeur, mais qui appelle bien des rectifications et des compléments, le commandant Charles Coste a reconnu à maintes reprises cette diversité dans la façon dont chacun des acteurs du grand drame participe à ses péripéties. Suivant qu'il attaque ou qu'il se défend, selon l'arme à laquelle il appartient, le soldat est animé de sentiments différents, et aussi s'il est chargé de quelque mission spéciale. D'être investi d'un pouvoir de commandement modifie la mentalité d'un homme. Il est fonction de sa tâche, dirait un mathématicien.

Les mêmes émotions, d'ailleurs, se traduisent différemment. Elles produisent sur les uns de l'excitation, sur les autres de l'hébétude. On a vu, sous le feu des Turcs, devant Plewna, des soldats russes se coucher et dormir, tant leur résistance nerveuse était épuisée, alors que d'autres avaient une tendance à précipiter la marche en avant, pressés qu'ils étaient de sortir de la zone dangereuse et de tarir en quelque sorte la source des projectiles en attaquant ceux qui les lançaient. La peur donne des jambes à certains, qui se mettent à fuir, alors qu'elle en cloue d'autres au sol. Les « bleus » ne se comportent pas comme les « poilus » aguerris. Les spectacles qui laissent ceux-ci indifférents ou les animent de fureur épouvantent ceux-là et paralysent leur ardeur. Il arrive que, dans une circonstance déterminée, on ait été brave par inconscience,

pour n'avoir pas mesuré toute l'étendue du risque, et que, après s'en être rendu compte, on n'ose plus affronter un danger analogue. Nous nous trouvons donc fort embarrassés pour tirer des conclusions valables des observations contradictoires que nous avons pu recueillir.

Ce qu'on peut dire, pourtant, c'est que toute grande crise détermine un courant qui infléchit les esprits dans un certain sens : elle produit, chez tous à la fois, mais chez chacun en proportion variable, de l'enthousiasme ou de la terreur, de la quiétude ou de l'abattement. La mécanique ne nous apprend-elle pas qu'un corps en mouvement, sollicité par une force oblique, s'écarte d'autant moins de sa direction primitive, et conserve d'autant mieux sa puissance de perforation, qu'il est animé d'une vitesse plus grande ? Les personnalités vigoureuses résistent mieux que les autres à l'impétuosité du courant qui entraîne la masse. Notre constitution physique, l'hérédité, l'influence de nos parents et de nos maîtres, l'ambiance, la vie, donnent à chacun de nous une mentalité particulière qui est notre mentalité normale, et qui continue à subsister quand elle se combine avec notre mentalité accidentelle de combattant, la nouvelle orientation de la résultante, ainsi que son intensité, dépendant de la grandeur des composantes et de leur sens.

Pour étudier la psychologie de ce qu'on peut appeler le combattant moyen, celle d'un soldat quelconque, on doit donc mettre à part, en les considérant comme exceptionnels, les êtres que leur inertie ou leur énergie, que leur fatalisme ou leur fanatisme, placent au-dessus ou au-dessous de la généralité, et — en tout cas — en dehors d'elle. Nous ne tarderons pas à retrouver certains d'entre eux, ceux de qui la supériorité fait des meneurs et qui jouent un rôle très important dans les armées en entraînant le troupeau humain, toujours moutonnier, mais plus moutonnier encore au cours des guerres. Nous allons avoir l'occasion de nous en rendre compte, en nous engageant plus ou moins sur les traces du commandant Coste, qui, lui-même, s'est proposé de suivre la voie ouverte par le colonel Ardant du Picq.

Celui-ci passe pour avoir été un philosophe, un psychologue, un penseur. Peut-être n'a-t-il pas droit à ces titres, pas plus que ne méritent d'être traitées de musiciennes des personnes qui aiment la musique, qui la comprennent, mais qui ne jouent d'aucun instrument. Ame élevée, esprit distingué et curieux, caractère indépendant et probe, Ardant du Picq a voulu voir clair alors que trop d'entre nous marchent les yeux fermés dans la vie, se laissant guider par des traditions, des routines, des fétichismes, des dogmes, des enseignements. Il a pris l'initiative intelligente d'instituer une vaste enquête sur les émotions du soldat en campagne, sur les ressorts qui le poussent tantôt aux prouesses utiles ou aux folles témérités, tantôt à la résignation ou aux paniques. Sa mort prématurée et déplorable, au début de la campagne de 1870, l'a empêché de mener à leur fin les investigations qu'il avait entreprises et qui l'eussent probablement conduit à des aperçus fort instructifs, sinon très concluants. On n'est donc pas fondé à s'appuyer, comme on le fait, sur ce que l'on considère comme sa doctrine. Il n'avait pas de doctrine. Il cherchait, de son mieux, à s'en faire une ; mais il n'était pas arrivé à sortir de cette période d'inquiétude que traverse tout homme en quête de la vérité. Ses célèbres *Etudes sur le combat*, recueil de notes trouvées après sa mort et plus ou moins judicieusement classées, reflètent l'incertitude de sa pensée, l'indécision de ses découvertes.

Il lui est arrivé d'écrire, et même à plusieurs reprises, que « le cœur de l'homme ne change pas », que nos « semblables » nous ressemblent, que les passions humaines sont en tout temps les mêmes, que, dès lors, il suffit d'analyser l'âme du légionnaire romain pour reconnaître celle du grognard du premier Empire ou celle d'un grenadier de Napoléon III. Et on est parti de là pour arriver à cette conclusion que les principes de la guerre sont immuables.

Foch, avec Cardot et bien d'autres, s'est appuyé maintes fois sur ce postulat. Il a écrit, par exemple <sup>1</sup>: « Ce qui a été dit sur la philosophie de la bataille et sur les arguments qu'elle

<sup>1</sup> *Des principes de la guerre* (3e édition, 1911, Paris, Berger Levrault), p. 309.

met en œuvre reste vrai quant au fond, puisque *c'est le même être moral, l'homme, qui la fera toujours : la même mécanique régit les forces engagées* ».

A cette opinion, on a opposé que l'homme ne compte plus à la guerre, par suite du développement que le machinisme a pris. Dans un livre où il y a de la puissance et de la hardiesse de pensée, *La Philosophie de la guerre* (Alcan, 1921), Jacques Duhelly a écrit (p. 68) : « Ecartez Maurice de Saxe et Ardant du Picq ! Place à la machine qui ensanglante et qui tue ! Vaincre, c'est tuer ! Peu importe comment ! Les règles et les formules, il faut les chercher dans les ouvrages de chimie et de mécanique, parce que la guerre est (devenue) une opération chimique et industrielle. » Objection à laquelle on peut opposer que l'engin de guerre est manié par des humains, qu'il est employé contre des humains : il y a donc, — aux deux extrémités de l'instrument de guerre, si on peut ainsi parler, — des hommes dont il est impossible de ne pas tenir compte, parce que les résultats dépendent de la façon dont agit celui qui crée le danger, de la façon aussi dont réagit celui qui y est soumis.

Et cet homme, quoi qu'on ait pu dire, n'est pas toujours et partout le même. Un individu déterminé, déjà, ne se ressemble plus aux différents stades de son existence. L'âge modifie son intelligence, sa sensibilité, son tempérament, son caractère. La maladie le transforme : aiguë, elle le rend égoïste, en général ; chronique, elle le rend pitoyable aux autres. Une rage de dents l'empêche de penser, de réfléchir, de raisonner. La bonne conduite d'un syllogisme est incompatible avec un mal d'estomac. Celui-ci retentit aussi sur l'humeur et la sensibilité. Le sommeil, l'ivresse, la colère, la fatigue, le chagrin, empêchent plus ou moins toute réaction ou, au contraire, portent au paroxysme celle qui se produit.

Si le type de nos semblables était immuable, on serait fixé depuis longtemps, sans doute, sur la psychologie du combattant, et l'observation du poilu ne pourrait guère que confirmer et compléter celle du briscard de Waterloo ou du volontaire de 93, voire celle des La Fleur ou des Beau-Soleil

de l'ancien régime. Dès lors, une étude comme celle que le commandant Coste a entreprise serait presque inutile.

Or, elle ne l'est pas.

En revanche, elle exige de grandes précautions, elle requiert de grandes qualités. « Il est moins facile qu'on ne suppose à l'ordinaire de conférer à la psychologie la base solide de ces *menus faits* dont parle Taine avec enthousiasme, car leur découverte exige une perspicacité rare et un sens critique aiguisé. Pour nous en tenir au seul domaine des faits du combat, que d'obstacles moraux s'opposent à l'exécution de cette œuvre préalable de sélection et de jugement ! Très fâcheusement interviennent les considérations d'amour-propre, si facilement déformatrices de la vérité. Rien n'est plus facile, en effet, que d'intervertir l'ordre des choses ou de confondre les causes multiples d'effets si complexes. Et qui ne veut paraître plus brave qu'il ne l'est, ou plus habile qu'il ne fut ? De la relation anecdotique au récit panégyrique, il n'y a qu'un pas ; il est vite franchi d'habitude par les mémorialistes dont les œuvres sont généralement de simples plaidoyers *pro domo*. » On voit, par ces lignes du commandant Coste, qu'il ne se dissimule pas la prudence nécessaire pour l'œuvre indispensable « de sélection et de jugement ». Eh bien, pourtant, tout averti qu'il fût, et malgré sa circonspection, il s'est laissé aller à admettre des témoignages fort suspects et à considérer comme valables des dépositions trop intéressées pour mériter créance.

D'ailleurs, à supposer qu'on eût affaire à des observateurs d'une valeur exceptionnelle, à la fois compétents et maîtres de leurs nerfs, intelligents et impartiaux, bien placés pour voir et capables de discerner l'enchaînement des faits, croit-on que les circonstances leur auraient permis de tirer parti de cet ensemble de qualités rares et de conditions favorables, d'abord pour se faire une idée de ce qui se passait à portée de leur regard, puis pour en conserver un souvenir à la fois exact et précis ? A l'attaque, la pensée du but à atteindre exerce, le plus souvent, une véritable fascination. Parlant de la marche qu'il avait à accomplir avec ses camarades pour

gagner un bois occupé par l'ennemi, Roland Dorgelès écrit, avec le sens psychologique très sûr qui le caractérise : « Nous avançons droit devant nous, farouches, sans un cri ; on aurait craint, rien qu'en ouvrant la bouche, de laisser échapper tout son courage qu'on retenait les dents serrées : le corps et l'esprit étaient tendus vers le seul but : arriver au bois ». Nul doute que, si un de ses voisins était tombé à côté de lui, empêtré dans les fils de fer barbelés, ou frappé par quelque projectile, Dorgelès se serait à peine retourné. Il aurait furtivement accordé au malheureux camarade un regard en coin, d'où ne lui serait restée qu'une impression vague, peut-être exagérée par l'émotion, par l'apitoiement sur soi-même, par la joie d'avoir échappé à un danger, par la crainte de celui qui pourrait survenir. Et l'image déjà incertaine, déjà déformée, eût été — par surcroît — fugitive, car les épisodes se succèdent sans interruption, les obus éclatent, la fusillade crépite, les mitrailleuses ne cessent de faire entendre leur tac tac tac, les commandements vociférés se mêlent aux cris de douleur, au râlement des blessés, aux invocations déchirantes des mourants. Et, si on a tout juste le temps de se rendre compte de ce qui s'est passé, on n'a ni le temps ni le moyen de se rendre compte de ce qui a provoqué les effets constatés.

S'il en est ainsi, on peut récuser à l'avance presque tous les témoignages qu'on recueille. Nous devons même douter de nos propres souvenirs. Les faits précis et authentiques offrent peut-être moins de sécurité que des impressions plus ou moins confuses, ajoutées à des intuitions plus ou moins fondées, et aux inductions de la psychologie.

C'est pourtant de cette manière, à l'aide de ces éléments, que je voudrais essayer d'esquisser les émotions successives qui se sont produites ou qui ont dû se produire dans l'âme des poilus, à partir de la mobilisation.

\* \* \*

L'appel aux armes qui a retenti le 1<sup>er</sup> août 1914 a fait affluer dans les gares des réservistes ahuris de la brusque

coupure que subissait leur existence, et vaguement inquiets de l'avenir. Mais, réunis dans les wagons qui les emmenaient vers leurs dépôts respectifs, ils n'ont pas tardé à se familiariser avec l'idée de la guerre. Les acclamations des habitants aux passages à niveau et dans les localités que le train traversait, la lecture des journaux qu'ils achetaient en cours de route, le frémissement de patriotisme qui parcourait tout le pays, la chaleur de l'émotion générale, leur apportaient insensiblement un peu de fierté et d'exaltation. La tristesse des séparations, le souci des affaires laissées à l'abandon, se dissipait peu à peu, faisant place à un sentiment de soulagement. Quel bien-être, de se trouver arraché à ses préoccupations quotidiennes, à ses tourments, ou simplement à la fastidieuse monotonie du bureau, de l'atelier, de l'usine ! Comme si on fût entré en vacances, on se sentait déchargé du poids des responsabilités, libéré des corvées quotidiennes. On n'avait plus qu'à se laisser vivre, en attendant d'aller mourir. Tout était réglé par l'administration supérieure et par le commandement, chargés de pourvoir aux besoins de l'armée.

Il y a plus : peu à peu, on prenait conscience de l'honneur qu'on avait d'être convié à un devoir sacré. N'allait-on pas défendre le pays, venger une défaite un peu oubliée, faire cesser une série d'humiliations et de provocations pénibles ? N'était-on pas chargé de préserver le sol de la patrie menacé d'une invasion ? Et, déjà, on entrevoyait la gloire à l'idée d'entrer bientôt sur le territoire même de l'adversaire et de le refouler jusqu'à sa capitale !

Quant au devoir civique, quant au triomphe du droit, à l'écrasement de la tyrannie, on en parlait bien peu, et on y pensait encore moins. Le commandant Coste fait remarquer que, envoyés sur les champs de bataille pour une œuvre de carnage, nous avons senti le besoin de nous disculper. Voilà pourquoi nous avons voulu croire à la sainteté de notre cause, à la validité de nos droits. « D'où, les argumentations parfois spécieuses pour se disculper. De là, cette recrudescence de thèses justificatives émanées d'écrivains en vue, et dont les peuples se servent pour se défendre devant l'opinion mondiale

ou pour relever leur propre moral. » C'est de l'après coup <sup>1</sup>.

Au début, on se contente de l'espoir joyeux de changer d'air, de voir du pays, d'entrer « à Berlin », de recommencer, avec plus de tapage qu'en temps de paix, ces grandes manœuvres, qui sont un bon temps pour le soldat parce que, tout en lui imposant de pénibles fatigues, elles lui procurent d'heureuses surprises, d'agréables rencontres. Leur imprévu a du charme. De plus, elles attirent des spectateurs, les journaux parlent d'elles, et elles se terminent par des ordres du jour élogieux et grandiloquents. Combien ces spectacles n'allaient-ils pas devenir plus grandioses encore, et plus beaux, et plus acclamés, plus célébrés, plus magnifiés ? On se voyait déjà lancé en avant dans ces charges furieuses que la *furia francese* passe pour avoir toujours passionnément aimées. Et on ne pouvait s'empêcher de rêver aux bonnes fortunes qui attendent les conquérants lorsqu'ils traversent les villes de l'ennemi !

Sans doute, on s'attendait à ce qu'il y eût, à la guerre, ce qu'il n'y avait pas en temps de paix : des balles dans les fusils, des obus dans les canons, et — par conséquent — des morts et des blessés. Mais le soldat avait été préparé à cette éventualité. Il n'ignorait pas qu'il avait reçu et mis dans la poche de sa veste de quoi appliquer un premier pansement sur ses plaies, s'il était atteint par quelque projectile. Il savait ce que c'est que d'être tué ou blessé : ne l'avait-il pas été, au moins fictivement, pendant les manœuvres du service de santé ? A un moment donné de ces exercices, on lui avait annoncé qu'il venait d'être décapité par un shrapnel ou traversé de part en part par une baïonnette. Alors, il avait eu à se coucher, et on avait épinglé sur son vêtement une fiche indiquant la nature et le siège de sa blessure ; il n'avait plus eu qu'à attendre l'arrivée des brancardiers pour être ramassé, placé sur un brancard, porté au poste de secours, jusqu'à ce qu'eût retenti le « *Debout les morts !* » qui n'était pas encore teinté d'héroïsme.

<sup>1</sup> « Sans en bien connaître les causes, les hommes partent pour la guerre. L'action diplomatique qui préside aux destinées du peuple reste, pour la plupart, un mystère. A l'heure où la guerre éclate, nous en ignorons les origines ». (Coste, *loc. cit.*, p. 5.)

Certes, il ne doutait pas que la réalité aurait un caractère que ces simulacres ne pouvaient avoir. Il savait que ce serait autrement sérieux. Mais il se représentait mal ce que ce serait. Et, au surplus, il ne cherchait guère à se le représenter. Il ne voyait pas le tableau d'horreur que nous trouvons dans la *Philosophie de la guerre* (p. 58) :

« A qui appartient la tête, et la rate, et le fémur crevassé, et le pied dont la tranche rouge obstrue l'ouverture du brodequin ? D'où viennent ces corps rapetissés, ces cadavres amenuisés, ces momies fendillées ? Le gaz a recroquevillé le poumon en un charbon friable. La flamme liquide a enfoncé son dard dans les cavités orbitales, et corrodé la cervelle. La torpille s'est rompue, et son souffle déchire les artères. La substance carnée coule, se répand, s'étale, s'infiltré, envahit tout. Le sang se coagule dans les trous ; la pulpe cérébrale éclabousse les vivants ; les intestins se balancent aux branches. Les mains se détachent et ne se ramassent pas ; des mousses brillent au soleil, et la plaine est émaillée des tons pâles des viscères abandonnés. »

Jacques Duhelly prétend que les officiers s'étaient abstenus systématiquement de mettre de tels tableaux sous les yeux de leurs soldats pour ne pas risquer d'ébranler le courage de ceux-ci. Mais ne se trompe-t-il pas ? Si nous n'avons pas montré ces spectacles atroces, n'est-ce pas tout simplement parce que nous-mêmes, faute d'une suffisante réflexion ou d'une imagination assez éveillée, ne nous les étions pas représentés ? Nous prévoyions bien qu'il y aurait à fournir tous les soirs un tableau de leurs pertes. Mais, ces pertes, c'était pour nous des nombres à inscrire respectivement dans les colonnes intitulées *Morts*, *Blessés*, *Disparus*. Rien de plus. Nous évitions de songer à tout ce que ces mots représentaient.

Un tel état d'esprit explique l'horreur que la guerre a inspirée à nombre de nos camarades depuis qu'ils ont vu ce dont ils avaient jusqu'alors parlé sans se rendre compte de ce que c'était. Les égorgements auxquels ils ont pris part, les tueries auxquelles ils ont assisté, celles dont ils ont contemplé les traces et senti les puanteurs, et, par-dessus tout, le sentiment qu'ils auraient pu en être les victimes : voilà ce qui les a dégoûtés de leur métier. Ils ont cessé de considérer les champs de bataille comme une sorte de camp de Mailly ou

de camp de Châlons en plus grand. Ils ont mesuré sur le terrain la distance qu'il y a entre une grande manœuvre et une opération de vraie guerre. Jusque-là, beaucoup d'entre eux ne s'en doutaient pas. Et « leurs hommes » s'en doutaient encore moins, se laissant volontiers aller à « des illusions collectives, des hallucinations et des élans d'enthousiasme et de foi civique » (Coste, *loc. cit.* p. 13). Ils avaient confiance dans la victoire. Ils ne doutaient pas de la toute-puissance de l'offensive, dont on leur avait répété qu'elle était irrésistible. Ils étaient sous pression : « fatigue et émotion ont communiqué à leur sensibilité affective une tension extraordinaire ». Ils brûlaient de faire leur devoir.

Encore fallait-il qu'ils le connussent, ce devoir. Or, ils l'ignoraient. On les y avait mal et insuffisamment préparés. Ils avaient besoin d'être guidés. Ils sentaient la nécessité du commandement. Ils étaient prêts à la soumission. Leur bonne volonté n'aspirait qu'à être employée et s'offrait aux grades qui les encadraient.

Hélas ! ces chefs ont dû commencer par la mener à la défaite, cette armée ardente, allègre et insouciant. Déconvenue dont le contre-coup a été violent. La confiance déçue a provoqué l'abattement. Le prestige du commandement a été atteint. La troupe n'a plus cru aux officiers. Le soldat est bien resté fidèle aux siens, à ceux qu'il avait vus à l'œuvre, pour peu qu'ils eussent gardé contact avec lui, qu'ils lui eussent prouvé de la sollicitude, de l'énergie, du savoir, de l'intelligence. Mais il les a considérés comme des exceptions : il a enveloppé les autres de suspicion. Son respect a pu demeurer attaché aux personnes. Il a cessé de l'être aux grades.

Par bonheur, le succès remporté sur la Marne a provoqué un revirement dans les esprits. Le courage est revenu. Le moral s'est relevé. L'espoir du triomphe final s'est insinué de nouveau dans les cœurs.

Mais la stabilisation des fronts devait éteindre la flamme qui venait de se rallumer.

Nous trouvons décrit avec une certaine exactitude dans la *Psychologie du combat* (chap. II, § 3) le processus de l'évo-

lution subie sous l'influence de la stagnation dans la tranchée. Nous y voyons le soldat vivre sous la menace continue du danger imprécis, à quoi s'ajoute l'effet déprimant d'une existence grise et monotone, de sorte qu'il « devient la proie d'un redoutable fléau, plus terrible que la bataille : le pessimisme morbide ».

D'ordinaire, cependant, il résiste victorieusement au long travail de ce ferment de démoralisation et sait recourir aux incroyables réserves de renoncement héroïque et de courage viril ancrés au plus profond de son âme. Il connaît les moyens les plus divers de « tenir » et les utilise tour à tour pour oublier les souffrances présentes et mieux supporter les mille privations petites ou grandes du moment : les moyens varient d'ordinaire avec les habitudes et les tempéraments individuels.

D'abord, chacun s'efforce de faire revivre, s'il le peut, son ancien « moi ». L'un, dans son loisir, se livre aux mathématiques, parce qu'il est professeur de géométrie. L'autre ne se sépare pas de l'*Odyssee*, parce qu'il est, comme ses camarades, littéraire ; quelques esprits religieux se retrempe dans la lecture de l'*Imitation*. Beaucoup se livrent à la correspondance. Certains dorment le plus longtemps possible, mangent le plus souvent aussi. Enfin, fumer est un passe-temps très goûté, et boire en chantant restera toujours au nombre des plaisirs les plus appréciés du soldat, car la tranchée a ses concerts, qui s'accommodent parfois de la musique des balles et de l'accompagnement des obus. C'est que, faire la guerre quand elle se prolonge, c'est laisser passer le temps. « Alors on se rassied, le dos au mur, et on attend. Faire la guerre n'est plus qu'attendre la relève, attendre les lettres, attendre la soupe, attendre le jus, attendre la mort. » (Dorgelès). Et tout arrive à son heure : il suffit de savoir patienter. Pour attendre, il faut, en outre, fermer l'issue aux regrets du passé. Il importe donc de l'oublier.

Il est prudent aussi de se désintéresser de l'avenir, dont la jouissance est si peu certaine. Reste, dès lors, à ne plus vivre que du provisoire, dans le seul présent. Cette réduction spéciale du moi conscient, dont l'attention à la vie se trouve uniquement limitée au moment qui passe, représente, pendant la dernière guerre, la forme la plus courante du courage passif, sorte d'amoindrissement systématique de l'activité consciente qui transforme l'individu en une machine à attendre.

Si ce tableau est exact, il présente bien des contradictions qu'il aurait été bon qu'on nous expliquât. Ces lettres qu'on

attend fièvreusement, et celles qu'on passe son temps à écrire, ne sont-elles pas l'expression du besoin que le soldat avait de s'évader du présent ? Les médiocres, sans doute, se résignent à vivre emprisonnés dans un étroit espace, sans horizon, au milieu de préoccupations qui sont toujours les mêmes. Mais ceux qui ont du cœur, de l'intelligence, de l'imagination, s'élancent au dehors de leur condition présente, réfléchissent, rêvent, et se préparent à se faire une âme nouvelle, cette âme dont l'après-guerre révélera les traits caractéristiques et qui se montrera si différente de l'âme d'avant-guerre.

\* \* \*

La vie dans la tranchée a rendu plus intimes les relations des soldats d'un même groupe ; elle a donc pu augmenter les effets de la « socialisation », et le commandant Coste estime que celle-ci a exercé sur le poilu une action prépondérante, qu'elle a fortement marqué son empreinte sur la physionomie morale des compagnons de souffrance et de gloire. Appartenant à une collectivité déterminée, le soldat se modifie inconsciemment : il acquiert, par le contact, par le frottement, des sentiments, des habitudes d'esprit, qu'il n'aurait pas eus, vivant isolé. Au sein de l'escouade, du peloton, de la section, de la pièce, de la compagnie, de l'escadron, de la batterie, s'échangent des services, s'établissent des compli-  
cités, se multiplient les actes d'entraide. Ainsi se forment des liens de camaraderie, sinon d'amitié, qui assurent, conjointement avec l'esprit de corps, la cohésion de l'ensemble. (Il est vrai que la vie en association provoque aussi des inimitiés, des antipathies, qui risquent de rompre cette solidarité, de la désagréger.) L'amour-propre aussi se développe, qui pousse aux actions d'éclat et à l'émulation. (Il est vrai que celle-ci peut dégénérer en rivalités, et qu'on peut en arriver à se faire un point d'honneur, non de briller par ses prouesses plus que ses frères d'armes, mais de se dérober mieux qu'eux aux dangers communs.)

La thèse du commandant Coste a été reprise avec éclat par le général Debeney, dans le magistral article (*Armée nationale ou armée de métier ?*) qu'a publié la *Revue des Deux mondes* (numéro du 15 septembre 1929, p. 270). Il rappelle que, en 1918, la 1<sup>re</sup> armée, placée sous son commandement, a mené la bataille pendant plus de sept mois, sans qu'il ait cessé d'octroyer des permissions, en nombre relativement élevé. Les bénéficiaires de cette faveur « quittaient le rang en pleine bataille ; ils arrivaient chez eux et se détendaient dans le calme, dans le milieu de la famille, dans les distractions dont ils n'avaient plus l'habitude, enfin dans une atmosphère de paix, de tendresse, de bien-être. Au jour dit, il fallait quitter cette joie. Or, ils savaient retourner dans la boue des régions dévastées ; ils savaient retrouver les privations, les nuits sans sommeil ; ils savaient rentrer dans la bataille sous la menace constante de la mutilation et de la mort ; ils partaient tout de même, malgré le regret, malgré l'appréhension, malgré les tentations dont parfois on les obsédait. Et on les voyait débarquer et rejoindre leur régiment tranquillement, la pipe à la bouche, les deux musettes bien gonflées et, à la main, la légendaire canne des tranchées. Parfois une bombe d'avion ou un obus à longue portée les happait au débarquement même ; mais les arrivées ne s'en succédaient pas moins avec une régularité parfaite, et, fidèlement, les permissionnaires venaient reprendre leur place dans le rang. »

A quoi attribuer cette docilité résignée ? Le général Debeney n'hésite pas à en faire honneur à cette « socialisation » dont Durckheim a fait ressortir la puissance : « sans doute, la conscience philosophique du devoir a pu agir sur certains, et, sur d'autres, l'éducation religieuse ou un patriotisme élevé ; mais la masse, et d'ailleurs tous, ont obéi à « un sentiment incoercible, presque instinctif, qui s'exprime en une phrase : *On ne lâche pas les camarades*. C'est la camaraderie. »

N'y a-t-il pas quelque parti pris dans cette affirmation formelle que n'appuie d'ailleurs aucune preuve ? N'est-il pas possible de s'expliquer autrement la fidélité du soldat à son devoir ? Sa volonté n'avait-elle pas eu, en quelque sorte, les

reins brisés ? Les deux parois de la tranchée l'ont enfermé aussi étroitement que des murs de prison. Il était confiné dans un espace sans autre vue que sur un lambeau de ciel. Le danger l'y clouait, qui le menaçait aussi bien s'il voulait s'évader en avant que s'il avait cherché à se dérober par l'arrière. Il se sentait impuissant. S'il ne lâchait pas ses camarades, c'est que ces camarades, eux, ne le lâchaient pas. Se soustrayant à son devoir, il pouvait craindre que, parmi eux, se trouvât un délateur qui l'aurait dénoncé à ses concitoyens. Les mères dont les fils étaient au front réprouvaient que d'autres cherchassent à s'embusquer (ce qui ne les empêchait d'ailleurs pas toujours de chercher à embusquer les leurs). Plus d'un soldat a dû maudire la solidarité qui le retenait esclave de son devoir, alors qu'il aurait préféré y manquer.

Une conviction a priori a masqué cette réalité au général Debeney. Elle peut, en effet, échapper à un militaire professionnel, qui ne se pique pas de philosophie. Il est plus étonnant qu'un livre comme *La psychologie du combat*, qui prétend à la solidité d'une thèse scientifique, explique tous les actes de l'individu par la prédominance qu'exerce sur lui l'action de la collectivité à laquelle il appartient ?

Ecoutez ce que dit le commandant Coste :

Plus qu'en sa force et son adresse individuelles, l'homme puise son courage dans son groupe... Dans le groupe, il pense ; pour le groupe, il agit ; par le groupe, il sent. Par les énergies et les modes de lutte spéciaux qu'il lui procure, le groupe l'oriente et le soutient. (P. 79.)

La force morale du combattant... réside surtout dans la vigueur des liens sociaux qui l'unissent au groupe de combat... Tout est social, en effet, dans son existence militaire : sa pensée, ses sentiments, ses actes, proviennent — pour une grande part — de ce seul milieu collectif qui lui fournit, sinon toutes ses raisons de vaincre, du moins ses moyens de lutter. (P. 81.)

Des liens solides nous attachent à la vie du 'groupe : en les brisant, nous ne faisons que nous déshonorer... L'héroïsme, au contraire, qu'est-ce réellement, sinon la consécration sociale du courage individuel dans ses manifestations favorables à la collectivité ? (P. 93.)

La gloire du soldat est une auréole sociale dont les reflets sont empruntés au groupe même pour lequel il se sacrifie. (P. 92.)

Les individus pensent et agissent par leur groupe et pour leur groupe. (P. 111.)

Les hommes n'agissent pas comme les êtres inconnus de leurs voisins qui constituent la multitude rassemblée, prête à tomber en délire et à se livrer passionnément à ses réactions habituelles. Une grande amitié unit ces combattants : ils se connaissent, ils veulent ensemble et souffrent en commun pour la même cause qui unifie leurs volontés, accoutumés qu'ils sont à voir dans leurs voisins d'autres eux-mêmes, en vrais « frères d'armes », selon le mot consacré, au sens infiniment profond. (P. 117.)

Pour élever sa tension morale au niveau d'horreur du milieu matériel, pour résister à l'émotion brutale qui est comme l'effluve naturel de ce dernier, l'individu doit plonger ses racines dans les profondeurs morales de la vie du groupe, se mouvoir dans le plan social, se muer en être collectif. (P. 196.)

Toutes ces affirmations — et on pourrait en trouver beaucoup d'autres du même genre dans *La psychologie du combat* — sont ce qu'on appelle, à bon droit, des affirmations gratuites, en ce sens qu'il n'en coûte rien de les faire. Mais, si elles ne coûtent rien, c'est sans doute qu'elles ne valent pas grand'chose, n'étant appuyées ni sur des preuves ni sur des présomptions motivées. Dans le domaine des sentiments, on en est réduit, bien souvent, à de simples hypothèses qui demandent soit à être confirmées par des faits, soit à être expliquées par des raisons plausibles. On est fondé à supposer chez un animal le désir de manger quand on voit cet animal faire des efforts pour se procurer de la nourriture ou quand on sait qu'il est à jeun depuis longtemps et qu'il doit donc être affamé.

Pour montrer que, à la guerre et au combat, les idées collectives sont en suspension dans l'atmosphère morale où vit le combattant, que « la ruche est en effervescence et se donne tout entière à son éréthisme collectif », que, « en ces instants de sensibilisation sociale, les craintifs deviennent subitement audacieux, les égoïstes se dévouent à leurs semblables », et que même, à ces moments-là, de mauvais sujets, fréquemment condamnés par les tribunaux civils ou les conseils de guerre, « se trouvent subitement revêtus d'une âme de charité et d'une cuirasse de discipline qui les fait secourir leurs frères d'armes et parfois maintenir les hésitants à leur

poste par l'exemple de leur fermeté », le commandant Coste évoque l'épisode que voici :

Une section d'infanterie et une section de mitrailleuses se trouvent réunies dans une cave où éclate un obus. L'explosion tue une vingtaine d'hommes et en blesse autant. Tous ceux qui peuvent s'enfuir quittent précipitamment ce lieu de désolation<sup>1</sup>. Seul y demeure un de ces soldats indésirables qui, resté indemne, abandonne son escouade pour soigner les blessés. Il donne à boire à ceux qui ont soif, panse de son mieux les plaies, calme ceux qui le supplient d'abrèger leurs souffrances en les tuant. Pendant six heures, le bombardement continue avec violence sans qu'il s'en émeuve. Il « reste à son poste, comme son devoir le lui indique. Les morts, les plaintes des blessés, le tir de l'artillerie, rien ne le démoralise. » Ainsi s'exprime le rapport par lequel son commandant de compagnie demande pour lui la médaille militaire, malgré ses fâcheux antécédents.

Que sa belle conduite lui ait été inspirée par l'« esprit de groupe », c'est possible. Encore faudrait-il le montrer, car c'est loin d'être évident, et il semble, au contraire, que les actes de ce sauveteur n'aient été inspirés que par le plus manifeste sentiment individualiste, par le désir de ne pas faire comme les autres et de se montrer d'une autre trempe qu'eux. Le besoin de se distinguer est un des caractères essentiels des individus qu'on appelle des mauvaises têtes, et personne n'est plus réfractaire qu'eux à la soumission, à l'« esprit de groupe », sauf quand, pour perpétrer quelque mauvais coup, ils s'unissent à des complices et acceptent l'autorité d'un d'entre eux. Car, dans l'accomplissement d'une entreprise périlleuse, la subordination à un chef s'impose.

Ce que le poilu a montré, en effet, c'est sa facilité à obéir, c'est son empressement à se soumettre au commandement. Non par plaisir, certes, mais par nécessité. Il a senti le besoin

<sup>1</sup> Dans la page même où il raconte cette fuite éperdue, l'auteur émet l'affirmation que voici : « En ces instants de sensibilisation sociale, les craintifs deviennent subitement audacieux, les égoïstes se dévouent à leurs semblables, les hommes s'oublient au point de ne plus songer à leur blessure, même s'ils sont frappés à mort ». En vérité, on ne s'en douterait guère ici.

d'un point d'appui. Il a cherché à se cramponner à un guide avec la force instinctive qui pousse le lierre à s'accrocher à un tronc d'arbre ou à un mur. La conscience de sa faiblesse en face du péril l'a courbé, sans résistance, devant la domination de ses officiers, quelque indiscipliné que son tempérament l'eût rendu.

Et c'est très explicable, plus explicable que l'influence prépondérante attribuée au milieu collectif. Que, dans une équipe, se développe un sentiment d'entraide, et que ce sentiment soit puissant, on n'en saurait douter. Dans le peloton des servants qui accompagnent un canon, chacun compte sur son voisin : un d'eux débouche la fusée qui doit produire l'éclatement du projectile ; le pourvoyeur apporte les munitions au chargeur qui les introduit dans la pièce ; le pointeur place celle-ci dans la direction et sous l'inclinaison convenables ; le tireur met le feu et fait partir le coup. Tout cet ensemble d'opérations, tout cet ensemble de personnel, se trouvent placés sous la surveillance d'un chef de pièce. Mais celui-ci vînt-il à manquer, la surveillance serait exercée par chacun sur les autres, et par tous sur chacun, la lenteur d'un seul retardant toute la manœuvre, le mauvais pointage ou un débouchage défectueux rendant le tir inefficace.

Dans une arme individualiste comme l'infanterie<sup>1</sup>, la solidarité de l'escouade vient simplement de l'échange des services qu'on se rend entre camarades : il ne s'agit que de services médiocres et relatifs aux incidents journaliers de l'existence. Personne ne sent que son salut en face du danger dépend de ses pairs autant qu'il dépend des dispositions prises par le commandement. Qu'il s'agisse de l'alimentation de la troupe, de l'organisation de sa vie, de sa protection, de son emploi, le chef a une action puissante, et d'autant plus éclairée qu'il partage, dans la tranchée, l'existence de ses hommes, qu'il les voit de près, qu'il a, à chaque instant, l'occasion de les apprécier, de les utiliser, de les mettre en valeur par un judicieux usage de leurs aptitudes.

<sup>1</sup> La situation a changé depuis que l'infanterie est dotée d'armes dont l'emploi exige le concours concerté et organisé de plusieurs hommes. Telle, la mitrailleuse.

Unissant leurs sentiments aussi bien que leurs intérêts, toute pensée commune d'une menace identique inculque à tous les membres du groupe la conviction profonde d'appartenir à la même famille. Mais, au combat, les menaces ne sont pas seulement identiques pour tous : elles sont simultanées. Le même obus fauche plusieurs hommes à la fois. La même action vise une même troupe. (P. 96.)

Cette famille se groupe spontanément autour de son chef parce qu'il a le savoir technique, parce qu'il connaît ou devine l'objet des opérations, parce qu'il est expérimenté ou instruit, sinon à la fois l'un et l'autre, parce qu'il est calme et courageux, bienveillant et ferme. Si la troupe ne trouve pas ces qualités réunies dans son supérieur hiérarchique, elle se tourne instinctivement vers un autre. Le chef effectif n'est pas toujours le chef officiel. On voit, dans certaines escouades, le clairon ou tel tireur d'élite jouir d'une autorité qui fait défaut au caporal, malgré ses galons.

S'il veut remplir son devoir, le soldat tient aussi à conserver sa vie. S'il accorde volontiers son obéissance à celui qui commande et qui sait, il se sent une inclination particulière pour celui qui veut, et qui peut. Aussi subit-il tout naturellement l'ascendant du plus fort, du plus brave, et, dans les petites unités, du râblé débrouillard aux muscles solides, aux nerfs d'acier : il obéit ainsi à cette suggestion de puissance qui va du plus fort au plus faible.

En face de chefs qui se sont montrés inférieurs, hésitants, son obéissance chancelle <sup>1</sup>. Au combat, l'homme est tellement faible devant les forces déchaînées de la matière, qu'il cherche d'instinct quiconque lui paraît le mieux armé pour cette lutte, soit physiquement, soit moralement.

Le jour où les ouvrages furent écrasés à Damloup, vers les minuit ou une heure du matin, un aumônier militaire rencontra deux groupes importants de tirailleurs pris sous un feu très violent d'artillerie : les groupes ne devaient avoir que des sous-officiers. Il fut suivi aveuglé-

<sup>1</sup> Les mutineries de notre armée en 1917, de l'armée vaincue en 1918, peuvent s'expliquer par le mécontentement contre le haut commandement qui, ayant promis la victoire, avait conduit les troupes à la défaite, et qui perdit ainsi leur confiance. Le soldat français se tourna alors vers ceux qui disaient depuis longtemps : « On nous trompe ». Mais il sentit bien vite que les meneurs ne savaient où le mener, et qu'il avait besoin de chefs qui le savaient. Aussi ne fut-il pas très difficile de le ramener à ses officiers. Il ne pouvait en aller de même en Allemagne, puisque la guerre était finie, et que l'armée n'avait plus de raison d'être. Mais les militaires de ce pays appartenaient à une population habituée au respect de l'autorité et pénétrée du sentiment de la hiérarchie. La démobilisation allait les rendre à leur mentalité de sujets, non à une mentalité de citoyens. Et, là encore, tout rentra dans l'ordre, assez rapidement.

ment jusqu'à proximité du fort de la Laufée sans pouvoir s'isoler...

Cet aumônier, très brave, avait acquis une grande influence sur le régiment qu'il ne quittait plus depuis longtemps.

Le médecin militaire, s'il a su acquérir une réputation de vaillance, arrive aussi à remplacer le chef : on vit des troupes privées de leurs officiers qui hésitaient à traverser certains passages dangereux et se trouvaient dans le plus grand désordre, reprendre soudain leur formation régulière et recouvrer leur courage à l'apparition du médecin major. (P. 141.)

A maintes reprises, le commandant Coste nous montre que nulle part n'est plus accentué que dans les collectivités militairement organisées « le rapport de supérieur à subordonné, de commandant à commandé. D'une escouade comme d'un corps d'armée, ce qui constitue le principe social d'unité, c'est l'existence d'une autorité dont le privilège, conféré par voie de délégation nationale, participe en quelque sorte de l'absolu. » (P. 119-120.)

En cas de carence ou de défaillance de l'autorité officielle, la troupe se crée spontanément un chef, se donne un guide, prouvant par là le besoin impérieux qu'elle éprouve d'être commandée, d'avoir quelqu'un qui lui trace son devoir, qui lui indique le moyen de remplir ce devoir, et qui, par ses paroles, ses gestes, son exemple, son attitude, fasse cesser le désarroi que l'imminence du danger ou l'épuisement des forces nerveuses a pu jeter dans les esprits. L'individualisme du Français le conduirait volontiers à une certaine anarchie à laquelle il sent qu'il aurait tort de céder : c'est pourquoi il se serre autour de celui qu'il prend pour conducteur. Il le fait moins par tendance grégaire, par imitation moutonnaire, qu'avec la conscience — obscure chez les uns, claire chez d'autres — de son intérêt capital. Cette soif de soumission semble être, plus que l'esprit « de groupe », la caractéristique du combattant au cours de la dernière guerre.

Il est remarquable qu'on en ait si peu parlé et que, en particulier, dans nombre de romans ou de fragments autobiographiques où il est question de cette dernière guerre, l'officier occupe une aussi faible place. On n'y voit pas les liens qui attachent à lui ses subordonnés. Serait-ce, par hasard, qu'il

en coûte à la dignité humaine de reconnaître qu'on est sous le joug ? Ne serait-ce pas plutôt faute d'avoir conscience de cette servitude ? Les voussoirs ne se doutent pas qu'ils recherchent l'appui de la clef de voûte, que celle-ci leur est indispensable, et que, si elle vient à leur manquer, ils s'effondreront. Nous sommes frappés de la vitesse toujours croissante de nos déplacements à la surface du sol, et nous ne songeons guère au mouvement continu et rapide qui nous entraîne dans la course vertigineuse des astres au travers de l'espace. Il y a dans notre esprit des idées sous-jacentes, qui sont la trame même de notre pensée, et que nous n'apercevons pas, cachées qu'elles sont par les broderies de l'imagination, de la fantaisie, du hasard. N'arrive-t-il pas que, nous étant embarqués pour aller au loin accomplir quelque œuvre importante, nous nous sommes laissé distraire par les incidents de la traversée, par le spectacle nouveau pour nous des manœuvres nautiques, si bien que, souvent, nous avons perdu de vue l'objet même de notre voyage ? Que de fois, pendant la guerre, le poilu a songé aux détails immédiats de l'existence journalière en oubliant la conclusion lointaine de la paix ! Et, pourtant, c'était là sa préoccupation constante et, au fond, prédominante.

Dans la psychologie du combattant, le chef occupe une place considérable, qu'on se l'avoue, ou non. Ce qui constitue la gerbe, ce qui en fait la force, ce n'est pas la juxtaposition des tiges de blé, c'est leur encerclement par un lien. Ce qui fait la force principale des armées, c'est toujours la discipline, c'est-à-dire l'action des gradés. Ceux-ci sont et restent l'élément essentiel de la puissance militaire d'un pays. Et, pour savoir si l'armée est vivante ou morte, ce n'est pas la troupe qu'il faut regarder : il suffit de voir ce que vaut le corps des officiers.

Lieut.-colonel E. MAYER.

---